

À la guerre, le silence est d'or
 Une analyse comparative de *La guerre n'a pas un visage de femme* (1985)
 et de *Les Cercueils de zinc* (1989) de Svetlana Alexievitch

Dominic Couture

Résumé

Cet article analyse l'importance du silence en tant que thème littéraire dans les romans *Les Cercueils de zinc* (1989) et *La guerre n'a pas un visage de femme* (1985) par Svetlana Alexievitch. Ces romans démontrent comment les vétérans de l'Union soviétique qui ont combattu lors de la Deuxième Guerre mondiale et de la guerre en Afghanistan, ainsi que leurs proches, ont été confrontés à une culture du silence. On les réprimait dans leur besoin de parler de leurs expériences, ainsi que dans leur désir d'être reconnu pour avoir combattu pour leur patrie. Cet article élabore trois types de silence que l'on peut retrouver dans les deux œuvres d'Alexievitch : le silence étatique, le silence sociétal et le silence individuel.

Mots-clés

Svetlana Alexievitch, *Les Cercueils de zinc*, *La guerre n'a pas un visage de femme*, vétérans, Union soviétique, silence, État, normes sociales, mutisme individuel

Abstract

This article analyses the importance of silence as a literary theme in the novels *Zinky Boys* (1989) and *The Unwomanly Face of War* (1985) by Svetlana Alexievitch. The novels dramatize how Soviet veterans of the Second World War and the Afghanistan War, as well as their close relatives, were confronted by a culture of silence. They were repressed for their need to speak about their experiences, as well as for their desire to be acknowledged for having fought for their homeland. This article explores three types of silence found in Alexievitch's work: State silence, social silence and individual silence.

Keywords

Svetlana Alexievitch, *Zinky Boys*, *The Unwomanly Face of War*, veterans, Soviet Union, silence, State, social norms, individual mutism

L'homme est l'un des très rares êtres vivants à se faire régulièrement la guerre pour de multiples raisons, que ce soit pour la conquête de nouveaux territoires ou pour se défendre contre un envahisseur. Certains peuvent même penser que, malheureusement, la guerre fait partie de l'expérience et de la culture humaines. Les guerres sont devenues particulièrement destructrices avec l'avènement des technologies du 20^e siècle, comme dans le cas de la Première et de la Deuxième Guerre mondiale, ainsi que de la guerre d'Afghanistan (1979-1989). Ces guerres apportent leur lot de malheur, de destruction et de tragédies humaines (comme les génocides, les persécutions ethniques ou religieuses, les viols, etc.). Parmi ces malheurs, on peut compter le silence des victimes, des vétérans, ainsi que des élites politiques. Dans *La guerre n'a pas un visage de femme* (1985) et *Les Cercueils de zinc* (1989), Svetlana Alexievitch montre comment des milliers de femmes et d'hommes qui ont combattu pour l'Union soviétique lors de Deuxième Guerre mondiale et de la guerre d'Afghanistan sont confrontés à une culture du silence après leur retour au pays.¹⁴ Les différents témoignages recueillis par Alexievitch dans ses deux romans démontrent que le silence sous toutes ses formes fait partie intégrante des conséquences de la guerre.

Svetlana Alexievitch naît en Ukraine en 1948, trois années après la fin officielle de la Deuxième Guerre mondiale, mais elle grandit toutefois sous le régime soviétique. Après des études en journalisme en Biélorussie, elle publie en 1985 le roman *La guerre n'a pas un visage de femme*, dans lequel l'auteure relate l'histoire de beaucoup de femmes qui ont été au front lors de la Grande Guerre patriotique – le nom donné par les dirigeants soviétiques lorsqu'ils se référaient à la Deuxième Guerre mondiale (Novikau, 2017, p. 316). Pour ce faire, elle interviewe plusieurs femmes d'une façon minutieuse « [pendant] sept années d'enquête, d'écoute, de maturation [et] de recomposition ... » (Bouthors, 2016, p. 124). Dans *Les Cercueils de zinc*, qui

¹⁴ Des citations ont été tirées de la version anglaise et de la version française de ce roman.

est publié pour la première fois en 1989, Alexievitch compile les témoignages de soldats, d'infirmières et d'employé(e)s civil(e)s qui ont participé de près ou de loin à la guerre en Afghanistan et qui y dévoilent «... le voile de mensonge qui recouvre la réalité que [le gouvernement soviétique] cache à un pays qui ne doit pas savoir que ses enfants meurent dans un borbier où ils commettent des saloperies sans nom » (Bouthors, 2016, p. 124). On lui décerne le Prix Nobel de littérature en 2015 pour souligner l'ensemble de son œuvre, ainsi que pour son écriture polyphonique qui témoigne autant de la souffrance que du courage des gens en temps de guerre. (« Le prix Nobel de littérature 2015 », 2020, paragr. 1; Novikau, 2017, p. 323).

Jean-François Bouthors souligne que l'écriture d'Alexievitch est différente de celui des autres récipiendaires du Prix Nobel de littérature dans la mesure où ses romans constituent « une "littérature des voix" [qu'Alexievitch crée] en composant les récits qu'elles recueillent ... » (2016, p. 124). En effet, Alexievitch écrit *La guerre n'a pas un visage de femme* et *Les Cercueils de zinc* de façon à ce que les deux romans soient des recueils de témoignages racontant l'histoire des femmes et des hommes qui ont combattu lors de la Deuxième Guerre mondiale et de la guerre en Afghanistan. Selon Aliaksandr Novikau, ces témoignages oraux sont l'essence de tous ses livres et leur but est de révéler les souvenirs et les sentiments individuels qui étaient profondément enfouis dans la psyché des témoins de la guerre depuis fort longtemps (2017, p. 318-319). Cependant, cette tâche ne s'avère pas toujours facile, car cette auteure est tantôt confrontée à des personnes qui changent souvent leurs témoignages pour mieux refléter le discours officiel « héroïque » qu'entretenait le régime soviétique (Novikau, 2017, p. 320), tantôt à des menaces et des poursuites judiciaires (Novikau, 2017, p. 323), ou encore à des personnes récalcitrantes pouvant lui dire des paroles offensantes, comme cet homme qui lui téléphone après la publication de *Les Cercueils de zinc* :

Écoute ..., j'ai lu ton tissu de calomnies... Si tu publies encore une seule ligne de ce genre... On fera encore appel à nous, on nous donnera de nouveau des armes pour que nous rétablissions l'ordre. Vous devrez alors répondre de tout [...] Je déteste les pacifistes ! Tu as déjà grimpé dans les montagnes avec tout ton barda sur le dos ? Tu as roulé en BTR par une chaleur de soixante-dix degrés ? Tu as passé tes nuits à respirer l'odeur âcre des épines ? Non ?... Alors, touche pas à ça ! C'est notre affaire ! En quoi ça te regarde ? Toi la bonne femme, t'as qu'à aller faire des gosses ! (1989, emplacement 398)¹⁵

Cet ancien soldat manifeste son mécontentement concernant *Cercueils de Zinc* à Alexievitch directement. Outre son langage déplacé, il est évident que l'homme ne veut pas que ce qui s'est passé lors de la guerre soit révélé à tout le monde, notamment quand il demande à Alexievitch de ne plus aborder la situation en insistant que les événements entourant la guerre d'Afghanistan ne concerne que les vétérans uniquement.

La guerre n'a pas un visage de femme est une compilation des témoignages de femmes ayant participé au combat durant la Deuxième Guerre mondiale. Presque un million de femmes servent dans l'Armée rouge pendant la guerre ; 200 000 femmes sont dans l'aviation et la moitié des médecins, des chirurgiens et des assistants médicaux sont des femmes. D'ailleurs, seules des femmes occupent le rang d'infirmier (Woll, 1993, para. 9). Au total, ce sont près de « huit millions d'hommes et de femmes des forces armées soviétiques qui ont perdu la vie pendant la Grande Guerre patriotique. » (Merridale, 2006, p. 306). Les témoignages dans *La guerre n'a pas un visage de femme* relatent les expériences qu'ont connues ces femmes sur le champ de bataille

¹⁵ Puisque plusieurs citations ont été tirées des versions électroniques de *The Unwomanly Face of War* et *Cercueils de Zinc*, la pagination des livres électroniques est légèrement différente de celle d'un livre imprimé. Le mot « emplacement » indique l'endroit où le lecteur ou la lectrice peut retrouver cette citation en lisant le livre. Cette convention de l'auteur a été utilisée pour toutes les citations qui proviennent des romans d'Alexievitch.

et dans les camps militaires : la mort, les blessures souvent létales, les rêves brisés, les réalités du champ de bataille, le froid écrasant, la fin de leur féminité, le viol, ainsi que la nécessité de tuer. À la suite de ses interviews, Alexievitch note qu'il est beaucoup plus difficile pour une femme de tuer que pour un homme, car les femmes portent la vie (Alexievitch, 1989, p. xxxi). Par conséquent, les femmes éprouvent beaucoup plus de difficultés de tuer un autre être humain que les hommes, selon les observations d'Alexievitch. *Les Cercueils de zinc* traite de la guerre en Afghanistan, qui entraîne la mort de milliers de jeunes hommes. Bien qu'il y ait des femmes qui ont directement été au combat dans *Les Cercueils de zinc*, Alexievitch montre plutôt les témoignages des hommes soldats. Des mères s'expriment également sur le syndrome post-traumatique dont souffrent leurs enfants quand ceux-ci reviennent du front (Novikau, 2017, 321).

Avant de continuer, il se peut que le lecteur se demande pourquoi il y a plus de femmes qui s'enrôlent lors de la Deuxième Guerre mondiale que durant la guerre en Afghanistan. Ceci peut s'expliquer par la légitimité du conflit. Dans le premier cas, les femmes sont nombreuses à s'enrôler dans l'Armée rouge pour défendre leur patrie, leur famille et leurs amis contre l'envahisseur nazi, comme le montre cet extrait : « [t]out le monde n'avait qu'un souhait : aller au front ... Effrayant ? Bien sûr c'était effrayant ... mais tout de même ... [n]ous sommes allées au bureau de recrutement [... n]ous avons 16 ou 17 ans ... » (Alexievitch, 1989, p. 49, Traduction de l'auteure). Dans le deuxième cas, peu de femmes qui joignent les rangs de l'armée lors de la guerre en Afghanistan ; beaucoup de femmes refuse d'ailleurs de participer à cette guerre pour protester contre ce conflit qu'elles jugent illégitime (communication personnelle, 2020).¹⁶ Il faut mentionner que beaucoup de gens ne soutiennent pas la décision du gouvernement soviétique d'envahir l'Afghanistan.

¹⁶ Il s'agit d'une information partagée par le Dr Clayton, qui est spécialiste de la Russie et de l'Union soviétique.

Outre les horreurs qui découlent de la guerre, il existe un autre thème qui est commun dans ses deux romans : le silence. On peut catégoriser ce silence en trois catégories : le silence étatique, le silence sociétal et le silence individuel. Ce sont trois types de silence qui ont différentes connotations et qui se résument bien par une expression idiomatique précise. D'ailleurs, Denis Barbet et Jean-Paul Honoré énumèrent beaucoup d'expressions idiomatiques construites autour du silence en expliquant que « [l]a langue française regorge d'expressions relatives au silence ... » (2013, p. 8), comme *passer sous silence* ou *silence coupable*. Certaines de ces expressions sont utilisées dans cet article pour résumer et illustrer le sens du silence étatique, du silence sociétal et du silence individuel.

Le silence étatique implique qu'un État essaie de contrôler la population en utilisant différents stratagèmes, comme la propagande et la censure, ou bien en ignorant des situations qui peuvent éventuellement lui nuire. Comme le rappelle Catherine Merridale : « ... plusieurs des pires désastres humains de l'ère soviétique ont été officiellement ignorés ou même reniés ... » (1996, p. 2). Par exemple, Josephine Woll relate qu'aucun témoignage physique, comme des statues, n'est érigé en l'honneur des millions de femmes qui ont participé aux efforts de guerre après la Deuxième Guerre mondiale (1993, paragr. 14), ce qui est très étonnant de la part d'un gouvernement qui prône les actes d'héroïsme et de patriotisme. Dans sa propagande, le gouvernement de Staline appelle la Deuxième Guerre mondiale la Grande Guerre patriotique (Merridale, 2006, p. 308), probablement pour galvaniser l'esprit patriotique des soldats afin de les convaincre de combattre et de mourir héroïquement pour protéger la patrie. Pourtant, la propagande tourne aussi autour de la censure, la population étant contrainte au silence à cette époque. Le témoignage d'une infirmière dans *Les Cercueils de zinc* illustre bien cette contrainte imposée par le gouvernement :

Nous ne pouvions même pas écrire la vérité dans l'avis de décès. Les garçons sautaient sur des mines... Souvent il n'en restait qu'un demi-sceau de viande... Nous écrivions : tué dans un accident de la route, tombé dans un précipice, mort d'une intoxication alimentaire. Quand on commença à compter les morts par milliers, [c'est à ce moment] qu'on nous autorisa à dire la vérité aux familles. (Alexievitch, 1989, emplacement 619)

Comme le montre la citation ci-dessous, le personnel soignant a l'ordre stricte de ne divulguer aucune information aux familles des soldats décédés, et ce, jusqu'à ce que le gouvernement fasse volte-face après que les morts commencent à s'accumuler en grand nombre et que la population s'interroge sur la pertinence de cette guerre.

Par le biais des officiers, les infirmières et le personnel médical cachent la vérité aux familles, car le gouvernement les y oblige. Le silence étatique montre donc le refus de l'État de partager des informations importantes aux civils, ainsi que les moyens employés pour y parvenir : la propagande, l'interdiction de partager des informations, ainsi que la censure ou le déni de la contribution et des sacrifices des femmes ayant servi lors de la Deuxième Guerre mondiale. Voici un exemple provenant de *The Unwomanly Face of War* qui le démontre bien : « [a]vant la guerre, il y avait des rumeurs que Hitler se préparait à attaquer l'Union soviétique, mais ces rumeurs étaient interdites. Certaines organisations [s'assuraient que ces rumeurs restent secrètes]. Vous savez ce que je veux dire ? Le NKVD ... les tchékistes ... » (1989, p. 47, Traduction de l'auteure).¹⁷ Cet extrait illustre bien les purges de Staline pendant les années 1930 lors desquels ses opposants et leurs proches se font expatrier vers les goulags en Sibérie.¹⁸ Le rôle de ces purges est de faire taire les dissidents du régime. Une expression idiomatique comme

¹⁷ L'abréviation NKVD se réfère au Commissariat du peuple aux Affaires intérieures et agissait comme une police politique pour Staline (Walker, 2017). Les tchékistes étaient membres de la Tcheka, qui était une autre police politique qui s'attaquait aux ennemis du peuple, qu'ils soient réels ou imaginaires (Schindler, 2017, para. 4).

¹⁸ Le goulag réfère au système de camps de travaux forcés qui étaient courants en Union soviétique.

passer sous silence ou *silence coupable* caractérise très bien ce que l'on entend par le silence étatique. L'État impose le silence par différents moyens coercitifs dans le but de faire taire ce qui peut lui nuire. Pour ce faire, il crée des corps de police spéciaux qui ont pour tâche de réduire au silence ceux et celles qui ne se plient pas aux règles du régime. Toutefois, l'imposition du silence n'est pas seulement l'affaire de l'État. La population impose également le silence face à des événements qu'elle aimerait mieux oublier.

Le silence sociétal relève des coutumes, des valeurs et des secrets de Polichinelle d'une société en particulier.¹⁹ Dans le cas de la Russie, le silence sociétal décrit bien ce que l'on appelle *le silence russe* dans la littérature. Il s'agit d'une tendance « au mutisme social, qui est défini par un apparent manque d'opinion publique qui est basé sur une méfiance partagée de la société ... » (Mazour-Matusevich, 2014, p. 296, Traduction de l'auteure). En fait, le mutisme social de la société russe est une réponse collective aux catastrophes humaines ayant frappé le peuple, comme la famine, les guerres et les persécutions menées par le régime de Staline. Des millions de personnes y trouvent la mort. Le silence sociétal s'explique par les dures épreuves auxquelles les Russes et les autres peuples que regroupe l'Union soviétique doivent affronter. La montée au pouvoir de Staline, la Deuxième Guerre mondiale et la guerre en Afghanistan, entre autres, contribuent à renforcer le mutisme social lors de situations difficiles. De plus, Merridale rapporte :

A people accustomed to silence, or at least to a certain kind of tact, does not necessarily need to be coerced again, this time into the disclosures characteristic of a society where victimhood is acceptable and even faintly chic. 'We have our own ways of dealing with

¹⁹ Selon le Larousse, des secrets de Polichinelle sont des choses qui sont connues de toute la société, mais la société préfère en faire abstraction.

trauma’, [a] bishop [told me.] ‘Perhaps you should be considering whether yours would be as effective if your people had shared our history.’ (2000, p. 55)

Dans cet extrait, le prêtre argumente avec Merridale en lui disant que les Russes choisissent d’oublier leurs traumatismes en n’en parlant plus, lui demandant ensuite comment les Américains, ou tout autre peuple, affronteraient leurs traumatismes s’ils avaient vécu les mêmes expériences que les Russes.

La faible qualité de vie pendant l’ère soviétique renforce aussi le silence de la population face aux traumatismes causés par les deux guerres mondiales, les famines et la dictature. Selon certaines estimations, une personne sur quatre est morte lors de la Deuxième Guerre mondiale, faisant en sorte qu’il ne reste plus que des femmes, des enfants et des personnes âgées dans des villages de certaines parties de l’Union soviétique (Merridale, 2000, p. 52). Dans *La guerre n’a pas un visage de femme*, le lecteur peut se rendre compte que tous les hommes capables de se battre sont partis au front : « [d]ès les premiers jours de la guerre, il y a eu plusieurs réorganisations dans notre club : les hommes étaient [appelés pour aller au front] et nous, les femmes, les avons remplacés [...] Mon mari a été le premier à partir pour le front » (1989, p. 57, Traduction de l’auteure). Le mari de la femme a rejoint le front bien avant elle, laissant sa femme seule pour gérer les activités de la famille et même du village. Ainsi, l’extrait illustre que les femmes prennent les positions laissées vacantes par le départ des hommes pour le front.

Une autre catastrophe qui frappe l’Union soviétique même avant que la guerre ne commence est la famine de 1933. Cette famine renforce le mutisme social pour les décennies à venir. Merridale raconte qu’il n’est pas rare d’apercevoir des drapeaux noirs à chaque extrémité de la rue principale d’un village à l’époque pendant cette période. Les drapeaux noirs indiquent que tous les villageois sont morts de faim (1996, p. 4). Cette famine est si terrible que plusieurs

ont recours au cannibalisme pour tenter de survivre. La collectivisation des terres imposée par Staline n'aide certainement pas à calmer les impacts dévastateurs de la famine. Merridale ajoute que près de huit millions de personnes y trouvent la mort et que le taux de mortalité atteint même un pourcentage de 65 à 70 % dans les régions particulièrement affectées par la famine (1996, p. 5).

La stigmatisation est un autre facteur qui renforce ce refus de se confier. En effet, nombreux sont les témoignages dans *La guerre n'a pas un visage de femme* et *Les Cercueils de zinc* où les vétérans affirment que la société les renie une fois de retour au pays. Par exemple, une survivante de la Deuxième Guerre mondiale partage à Alexievitch que sa mère refuse qu'elle retourne à la maison familiale, craignant que « everybody in the village would believe that her daughter had been a camp follower during the war » (Novikau, 2017, p. 322), bien que sa fille ait combattu pour défendre le pays contre l'envahisseur.²⁰ Ces représailles de la part des autres habitants du village que la mère craint autant sont avant tout hypothétiques, car rien ne prouve hors de tout doute que les habitants seraient réellement méchants envers la jeune femme. Il s'agit plutôt de la peur d'une mère, ce qui ne justifie en rien son refus de laisser sa fille entrer dans la maison. Ceci démontre que ces anciennes combattantes sont souvent victimes de stéréotypes de la part de leurs concitoyens, car, pour plusieurs, la femme n'a pas sa place à la guerre, ce qui vient contredire les principes de la société patriarcale de l'époque, où la femme est responsable du foyer. Néanmoins, elles font le même sacrifice que les hommes avec qui elles combattent pendant la guerre. Les soldats ayant sacrifié leur jeunesse pendant la guerre en Afghanistan souffrent également de la stigmatisation de la société, comme le démontre cet extrait :

²⁰ Il ne semble pas avoir une traduction équivalente pour *camp follower* en français. Les *camp followers* étaient des civils qui suivaient l'armée pour offrir des services aux soldats, comme la cuisine, la lessive, ou des services sexuels.

Pourquoi faites-vous ce livre ? Pour qui ? Nous qui sommes revenus de là-bas, il ne pourra pas nous plaire. Comment raconter tout ça ? Les chameaux et les hommes morts dans la même flaque de sang, leur sang mélangé. Et à part nous, qui s'y intéressera ? Nous sommes des étrangers pour tout le monde. Ce qui me reste, c'est ma maison, ma femme, mon enfant qui va naître bientôt. Quelques amis de là-bas. À part eux, je n'ai confiance en personne. Et je n'aurai plus jamais confiance. (*Les Cercueils de zinc*, 1989, emplacement 529)

Tout d'abord, le lecteur note que ce survivant semble éprouver de la solitude depuis son retour du front. Merridale explique que la plupart des jeunes soldats qui se sont enrôlés dans cette guerre de gré ou de force voulaient reproduire les exploits d'héroïsme de leurs prédécesseurs lors de la Deuxième Guerre mondiale. Cependant, ils ne reçoivent aucune ovation du public pour leur service, parce que cette guerre est de plus en plus perçue comme une erreur de la part d'un gouvernement qui perd rapidement l'appui de la population (2000, p. 53). L'auteure ajoute que la société soviétique préfère nettement oublier et ignorer la guerre d'Afghanistan, à l'instar des Américains qui rejettent la guerre du Vietnam (Merridale, 2000, p. 53). Alors que ces hommes s'attendent à recevoir les plus grands éloges de la part de leur gouvernement et de leur entourage pour avoir servi le pays, ils sont plutôt confrontés au silence d'une société qui les rejette, les laissant seuls avec des syndromes post-traumatiques et des vies brisées par la guerre.

Pour terminer, le silence collectif et le silence étatique amènent également les vétérans à souffrir au plan individuel. Voici une brève conversation :

ALEXIEVITCH. Saying good bye, she awkwardly reaches her hot arms out and embraces me.

FEMALE SOLDIER. 'Forgive me...' (1989, p. 43).

Dans cet extrait, il semble que des vétérans finissent par développer un sentiment de culpabilité, comme si le silence collectif les avait convaincus de devoir s'excuser pour avoir combattu au nom de la patrie. C'est peut-être la raison pourquoi l'ancienne combattante exprime le besoin de s'excuser auprès d'Alexievitch après leur entretien. En se rapportant à Barbet et Honoré, les expressions idiomatiques *silence coupable* et *silence radio* (2013, p. 8) illustrent bien ce que le silence sociétal implique. Le *silence coupable* envoie l'idée que toute la société est responsable du maintien du silence. Le *silence radio* ajoute l'idée qu'il existe une sorte de consensus au sein des membres de la société qu'il vaut mieux se taire plutôt que de raviver des blessures du passé. Comme le dit Vered Vinitzky-Seroussi : « collective forgetting is ... thought to be a silencing and muting of the past. » (2010, p. 1103). Vinitzky-Seroussi avance ici que le pardon collectif est influencé par le silence; c'est-à-dire, les gens se disent que leurs traumas finissent éventuellement par disparaître d'eux-mêmes s'ils adoptent une culture du silence et une sorte de renie de ce qui s'est réellement produit.

Le silence sociétal à l'ère du gouvernement soviétique semble aller de pair avec le silence étatique. Comme son nom l'indique, le silence étatique est renforcé par l'État et a un important impact sur les populations, car les décisions du gouvernement vont diriger et rythmer la vie des citoyens. Lorsque le gouvernement poursuit une démarche répressive, il commence une campagne de propagande et adopte une série de mesures coercitives pour effrayer la population. À la suite d'une répression, le réflexe de la population est de se replier sur elle-même petit à petit et de rester silencieuse dans l'adversité pour survivre ou pour éviter une nouvelle répression. Cet extrait de *The Unwomanly Face of War* illustre la répression qui a alors lieu en Union soviétique : « [n]ous avons un oncle [dans] un camp de travail, le frère de maman, un travailleur du chemin de fer, un vieux communiste. Il a été arrêté au travail [...] Vous savez qui l'a arrêté ?

Le NKVD [... n]otre oncle bien-aimé, et nous savions qu'il n'était coupable de rien [de grave]. Nous le croyions » (1989, p. 47, Traduction de l'auteure). Voici un exemple où une personne est arrêtée par des autorités après avoir enfreint un ordre du gouvernement au pouvoir.

Dans le cas des Russes, le silence sociétal caractérise le silence russe qui est expliqué par des auteurs comme Yelena Mazour-Matusevich : « it is a silence of a noisy [*sic*] mass made of individually 'mute' people » (2014, p. 295). Le silence sociétal se compose donc de plusieurs silences individuels. Les différents extraits de *La guerre n'a pas un visage de femme* et de *Les Cercueils de zinc* le démontrent bien. Le rejet de la société fait que la majorité des hommes et des femmes vétérans préfèrent demeurer silencieux, évitant de parler de leurs expériences et de leurs souffrances vécues, car ils ne veulent pas recevoir des rétroactions négatives. Le silence individuel est encore plus frappant chez les femmes : « la société a constamment supprimé [l'existence] de plusieurs politiques reliées au genre lors des dernières guerres » (Novikau, 2017, p. 320), ce qui renvoie aux stéréotypes créés par la société patriarcale dans laquelle la place de la femme est le foyer. Par exemple, Alexievitch rapporte à un moment donné qu'il a été difficile d'interviewer l'une de ces femmes, parce que le superviseur des ressources humaines de l'endroit où cette femme travaillait aurait tenté de convaincre Alexievitch de s'entretenir avec un homme qui a aussi participé à la guerre.

En effet, il semble que le patron pensait que le discours de la femme serait à la fois moins crédible et maquillé par des *fantaisies féminines* (Novikau, 2017, p. 320). Il s'agit d'une vision où l'on considère que la guerre est un univers réservé aux hommes. Les femmes brisant ce stéréotype s'exposent donc à des jugements semblables à celui rapporté par Alexievitch ; leurs témoignages sont ainsi dévalués au profit de ceux des hommes, ce qui ne convainc généralement pas ces vétérans de se confier à une tierce personne. Toutefois, ces femmes veulent absolument

partager leurs expériences sans pouvoir trouver une oreille sincère pour les écouter jusqu'à ce qu'Alexievitch commence ses interviews. Par exemple, Natalya Ivanovna Sergeeva lui partage son soulagement de pouvoir enfin en parler :

I want to speak ... to speak! To speak it all out! Finally somebody wants to hear us. For so many years we said nothing, even at home we said nothing. For decades. The first year, when I came back from the war, I talked and talked. Nobody listened. So I shut up... It's good that you've come along. I've been waiting all the while for somebody ...
(Alexievitch, 1989, p. 46)

Il est clair que cette femme est soulagée de pouvoir rencontrer Alexievitch et de lui raconter ses expériences. La visite d'Alexievitch a soulagé un besoin réprimé depuis longtemps chez cette femme.

En ce qui concerne les survivants de la guerre en Afghanistan, les vétérans ont également adopté le mutisme individuel à la suite du renie auquel ils ont été confrontés été à leur retour en Russie. Outre les soldats, il faut compter d'autres victimes du silence individuel : les mères des soldats. Sans être allées sur le champ de bataille, ces femmes vivent le traumatisme de voir leurs fils partir au combat sans savoir s'ils reviendront en vie. C'est une situation où la peur est constante. D'ailleurs, des milliers de mères vivent un deuil après l'annonce que leurs enfants reviendront au pays dans un cercueil en zinc, puisqu'ils sont morts au combat. Même dans les cas où le fils revient en vie, elles doivent faire face au syndrome post-traumatique de leur fils et, ce, avec très peu de ressources. Une mère se confie à Alexievitch à propos du repli sur soi de son enfant après son retour du front :

MÈRE. Parle-moi de l'Afghanistan, lui ai-je dit un jour.

FILS. Tais-toi, maman !

MÈRE. Quand il n'était pas là, je relisais ses lettres, pour essayer de comprendre ce qui lui arrivait. Je ne trouvais rien de particulier [... m]ais je voyais bien qu'il se passait quelque chose. On m'avait rendu un autre garçon. (1989, emplacement 80)

Par conséquent, à la suite de l'analyse des témoignages dans les deux livres d'Alexeïvitch, on peut affirmer que la guerre engendre trois types de silences dans la société russe de l'époque soviétique : le silence étatique, le silence sociétal et le silence individuel. Dans le cas du silence étatique, celui-ci provient principalement des activités du gouvernement. Le gouvernement soviétique contrôle la vie de la population en ayant recours à différents stratagèmes, comme la propagande et la censure, tout en veillant scrupuleusement à ce que des événements qui s'avèrent gênants pour le régime demeurent aussi secrets que possible. La guerre en Afghanistan est l'un de ces moments que le régime soviétique et qu'une partie de la population préfèrent ignorer. Le silence sociétal trouve sa source au cœur même de la société. Dans le cas des Russes, il s'agit du *silence russe* auquel des auteurs se sont référés autrefois. Le silence sociétal provient des traumatismes que la population veut oublier pour éviter de raviver de vieilles blessures. Le silence individuel, qui est une conséquence du mutisme de la société, amène les gens à préférer ne pas parler des événements difficiles de leur histoire. Le silence individuel est une forme d'autocensure qui se caractérise par le mutisme des membres de la communauté qui optent pour le déni face à un événement pénible, comme la guerre d'Afghanistan. Ces trois silences peuvent être interdépendants selon les situations, quoique le silence étatique paraisse être le plus autonome des trois, car la société et les individus ont très peu d'autorité sur les décisions et les agissements d'un gouvernement répressif. Toutefois, le silence sociétal ne peut pas exister si l'impact du silence étatique est minime. Moins l'État est

répressif, plus les individus peuvent s'exprimer librement ; le silence sociétal n'a pas de raison d'être si le silence individuel ne devient pas l'une des normes sociales d'une nation.

En conclusion, ce travail aborde un effet peu étudié des guerres : le silence. Trois types de silence sont répertoriés dans cette analyse : le silence étatique ; le silence sociétal ; et le silence individuel. De plus amples recherches sont nécessaires pour établir de meilleures corrélations entre les zones sinistrées par la guerre, par exemple, et le rôle du mutisme social dans les sociétés humaines touchées par les conflits. Davantage de recherches sont également nécessaires pour renseigner le public sur l'expression du silence à la suite de traumatismes collectifs et générationnels.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXIEVITCH, Svetlana (1989). *Les Cercueils de zinc*, [livre numérique], trad. par Wladimir Berelowitch et Bernadette du Crest, Paris : Actes Sud, fichier Kindle.
- ALEXIEVITCH, Svetlana (1985). *The Unwomanly Face of War*, [livre numérique], trad. par Richard Pevera et Larissa Volokhonsky, New York : Penguin Random House LLC, fichier Kindle.
- BARBET, Denis, et Jean-Paul HONORÉ (2013). « Ce que se taire veut dire. Expressions et usages politiques du silence », *Mots. Les langages du politique*, n° 103, p. 7-21.
- BOUTHORS, Jean-François (2016). « SVETLANA ALEXIEVITCH : Le Nobel d'une humanité dans les décombres », *Esprit*, n° 422(2), p. 123-125.
- [<https://www.jstor.org/stable/44136468?seq=1>] (Consulté le 18 avril 2020).
- MAZOUR-MATUSEVICH, Yelena (2014). « Historical Roots of Russian Silence » *CrossCurrents*, vol. 64, n° 2, p. 295-311. [<https://www.jstor.org/stable/24462417?seq=1>] (Consulté le 18 avril 2020).
- MERRIDALE, Catherine (1996). « Death and Memory in Modern Russia. » *History Workshop Journal*, n° 42, p. 1-18. [<https://www.jstor.org/stable/4289464?seq=1>] (Consulté le 19 avril 2020).
- MERRIDALE, Catherine (2000). « The Collective Mind: Trauma and Shell-Shock in Twentieth-Century Russia. » *Journal of Contemporary History*, vol. 35, n° 1, p. 39-55. [<https://www.jstor.org/stable/261180?seq=1>] (Consulté le 19 avril 2020).
- MERRIDALE, Catherine (2006). « Ideology and Combat in the Red Army. » *Journal of Contemporary History*, vol. 41, n° 2, p. 305-324. [<https://www.jstor.org/stable/30036388?seq=1>] (Consulté le 18 avril 2020).
- NOVIKAU, Aliaksandr (2017). « Women, Wars and Militarism in Svetlana Alexievich's Documentary Prose. » *Media, War & Conflict*, vol. 10, n° 3, p. 314-326. doi : 10.1177/1750635217694123.
- « Le prix Nobel de littérature 2015 », (le 26 avril 2020), *Nobel Prize Organisation*, [En ligne]. [<https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2015/summary/>] (Consulté le 22 avril 2020).
- SCHINDLER, John R (le 22 décembre 2017). « Russian Celebrates the Grim Centenary of Oppressive Police Rule. » *Observer*, [En ligne]. [<https://observer.com/2017/12/putin-russia-celebrate-centenary-of-brutal-cheka-police-force/>] (Consulté le 29 janvier 2021).
- VINITZKY-SEROUSSI, Vered (2010). « Unpacking the Unspoken: Silence in Collective Memory and Forgetting. » *Social Forces*, vol. 88, n° 3, p. 1103-1122. [<https://www.jstor.org/stable/40645884?seq=1>] (Consulté le 18 avril 2020).

WALKER, Shaum (le 6 février 2017). « Stalin's Secret Police Finally Named but Killings Still not Seen as Crimes. » *The Guardian*, [En ligne]. [https://www.theguardian.com/world/2017/feb/06/stalin-secret-police-killings-crimes-russia-terror-nkvd] (Consulté le 20 janvier 2021).

WOLL, Josephine (1993). "World War 2 and the Soviet People." *Atlantic*, vol. 272, n° 1, p. 113. [https://link-gale-com.proxy.bib.uottawa.ca/apps/doc/A13953648/AONE?u=otta77973&sid=AONE&xid=ec2e3fa] (Consulté le 23 avril 2020).